



Direction **Jacques Nichet / Jean Lebeau**

DOSSIER DE PRESSE

Vêtir ceux qui sont nus

de **Luigi Pirandello**

Mise en scène **Stéphane Braunschweig**

REPRESENTATIONS	mer 27 sept au vend 6 oct 2006 Grande salle
-----------------	--

CONTACT PRESSE	Brigitte Carette 05 34 45 05 20 b.carette@tnt-cite.com
----------------	---



RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

LIEU DES REPRESENTATIONS

TNT
Grande salle

DATES DES REPRESENTATIONS

mer 27 sept au ven 6 octobre 2006

HORAIRES DES REPRESENTATIONS

19h 30 mercredi et jeudi
20h 30 mardi, vendredi et samedi
relâche dimanche et lundi

TARIFS

EURO

Plein	20€
Abonnés	9 à 15€
Kiosque	8 €

Le Tarif kiosque s'applique le jour même de la représentation dans la limite des places disponibles. Il est réservé aux jeunes de moins de 26 ans et aux demandeurs d'emploi.

RENCONTRE

BORD DE SCENE

Mercredi 27 septembre, à l'issue de la représentation, Stéphane Braunschweig et les comédiens de *Vêtir ceux qui sont nus* dialogueront avec le public

ACCUEIL ET LOCATION

TNT-Théâtre de la Cité

1 rue Pierre Baudis – BP 50 919
31009 Toulouse Cedex 6
du mardi au samedi de 13h 00 à 19h 00

T 05 34 45 05 05

du mardi au samedi de 10h à 13h et de 16h 00 à 19h 00

accueiltnt@tnt-cite.com



Communiqué

Vêtir ceux qui sont nus de Luigi Pirandello ouvre la saison du TNT. Avec cette pièce rarement montée en France Stéphane Braunschweig – directeur du Théâtre national de Strasbourg - met en scène pour la première fois l'auteur italien.

Ersilia rate son suicide, le récit de ses malheurs séduit les journaux et un écrivain en mal de romanesque. À peine la jeune femme a-t-elle le temps d'assister à sa transformation en icône médiatique et en héroïne littéraire qu'elle est prise au piège de ses propres mensonges. Ceux qui l'ont connue par le passé viennent contester le personnage que tous voient désormais en elle... Qui croire ?

Avec *Vêtir ceux qui sont nus*, écrite en 1922, Luigi Pirandello apporte un éclairage prémonitoire sur la manipulation d'un fait divers, explore les vertiges du mensonge et fustige les pièges de la compassion. Ce théâtre de la vie où les martyrs se fabriquent comme des idoles distille un malaise indicible. Stéphane Braunschweig se joue avec aisance des chausse-trappes du texte et entraîne le spectateur au cœur d'un suspens digne d'un film d'Hitchcock. Une mise à nu des sentiments, troublante et sans concessions.

Vous trouverez ci-après un dossier de présentation de ***Vêtir ceux qui sont nus***. Je reste à votre disposition pour tout complément d'information et pour faciliter vos contacts avec Stéphane Braunschweig et l'équipe du spectacle.

Brigitte Carette
05 34 45 05 20



Vêtir ceux qui sont nus

de **Luigi Pirandello**

Mise en scène et scénographie **Stéphane Braunschweig**

Texte français **Ginette Herry**

Création de la troupe du TNS

Avec, par ordre d'apparition

Ersilia Drei	Cécile Coustillac
Ludovico Nota	Gilles David
Madame Onoria	Hélène Schwaller
Alfredo Cantavalle	Thierry Paret
Franco Laspiga	Antoine Mathieu
Emma	Anne-Laure Tondu
Le consul Grotti	Sharif Andoura

Costumes **Thibault Vancaenenbroeck** / Lumière **Marion Hewlett** /
Son et vidéo **Xavier Jacquot** / Collaboration artistique **Anne-Françoise
Benhamou** / Collaboration à la scénographie **Alexandre de Dardel** /
Assistanat à la mise en scène **Aurélia Guillet** / Coiffures et maquillages
Emilie Vuez

Production Théâtre National de Strasbourg

Création au TNS le 5 janvier 2006

Vêtir ceux qui sont nus dans la traduction de Ginette Herry a été
publié en janvier 2006 par L'Avant-Scène théâtre

Musique Francis Poulenc, *Trois mouvements perpétuels* (II – Très modéré).
Piano : Francis Poulenc. Edité par Emi Records Ltd., 1994, « Composers in
Person ». Avec l'aimable autorisation de Chester Music France



« Servir... obéir... ne pouvoir être rien... Une tenue de travail, défraîchie, que, chaque soir, on accroche au mur, à un clou. Seigneur, quelle chose épouvantable que de ne plus se sentir vivre dans la pensée de personne ! – Dans la rue... - J'ai vu ma vie, je ne sais pas, avec le sentiment qu'elle n'existait plus, comme si je l'avais rêvée... avec toutes ces choses autour de moi, les quelques personnes qui passaient dans ce jardin à midi, les arbres... ces bancs... - et je n'ai plus voulu, je n'ai plus voulu être rien... »
Vêtir ceux qui sont nus, acte 1

L'écrivain Ludovico Nota recueille dans son meublé Ersilia, une jeune fille dont la presse vient de raconter le drame personnel : d'abord renvoyée de son poste de nurse suite à la mort accidentelle de l'enfant dont elle avait la garde, puis abandonnée par son fiancé, elle a tenté de se suicider. Rien que de très banal somme toute, mais de quoi éveiller la compassion chez tous les amateurs de mélo, qu'ils soient lecteurs de faits-divers dans la presse à sensations ou spectateurs d'un théâtre où l'on aime aller pleurer plus malheureux que soi. On imagine aisément Ludovico Nota en auteur à succès de ce théâtre lacrymal, prenant Ersilia comme modèle d'un nouveau personnage. C'est ce que se figure Ersilia en tout cas, avant de comprendre que l'écrivain s'intéresse plus à sa personne qu'à l'histoire dont elle voudrait être le personnage... Premier malentendu. Mais surtout, on va vite s'apercevoir que le récit d'Ersilia n'est pas tout à fait conforme à la réalité, qu'elle a en quelque sorte « habillé » son suicide d'une histoire qui fait d'elle une victime bien comme il faut. Bref : la malheureuse Ersilia a menti, elle n'a donc pas mérité les larmes qu'on a versées pour elle.

Sa tentative de suicide pourtant n'était pas feinte, et Ersilia par bien des côtés peut revendiquer le titre de victime qu'on lui dénie à présent. Est-ce la honte d'apparaître à nu comme cette victime-là qui l'aura conduite à se fabriquer une autre image d'elle-même, mieux vêtue, plus convenable, plus conforme ? L'histoire d'Ersilia m'a rappelé cette jeune femme qui avait prétendu avoir subi une violente agression raciste dans le RER : comme si se poser en victime était devenu pour elle le seul moyen d'échapper à l'anonymat de la vie moderne, le seul moyen d'exister dans une société qui précisément passe son temps à fabriquer des *people*, inventant des stars d'un jour ou donnant à des « gens normaux » la chance de devenir la vedette du "reality show" de leur propre vie. Exister comme victime, c'est un peu retrouver la parole qu'on a l'impression de n'avoir jamais eue, c'est se sentir vêtu quand on se croyait nu. Et voilà qu'avec la complicité de notre compassion et celle des médias toujours prêts à la nourrir — une compassion singulièrement avide en ces temps de panne de projet politique, où le sentiment prégnant de notre impuissance à agir nous porte plus à l'empathie avec ceux qui souffrent qu'à l'admiration de ceux qui tant bien que mal cherchent précisément à agir —, voilà que les victimes se fabriquent comme les idoles et les stars, qu'il y en a de plus belles que d'autres, de plus émouvantes, de plus tragiques, de plus héroïques...



Dans *Vêtir ceux qui sont nus*, Pirandello apporte certainement un éclairage prémonitoire sur ces processus de victimisation tels que nous les connaissons aujourd'hui dans notre fameuse société du spectacle parvenue au stade de la « télé-réalité ». Il met en scène aussi — cela va avec — le déballage public de l'intime, et le processus de déformation ou de reconstruction de la réalité qu'induit tout discours sur soi. En « humoriste » qui a sans doute bien lu Ibsen, Pirandello ne peut s'empêcher de scruter le chaos intime des êtres réels derrière les belles images auxquelles chacun voudrait ressembler, il fait impitoyablement tomber leurs masques tout en sachant peut-être que leur nudité ne donnera pas accès pour autant à leur vérité... Il sonde et avive ainsi notre regard de spectateur — qui aime s'embuer du malheur des autres ou percer leur secret — avec l'intention délibérée de ne pas le satisfaire : quand l'art se fixe l'ambition de laisser la vie surgir dans ce qu'elle a d'informe et d'irréductible, c'est le spectateur qui est nu.

STEPHANE BRAUNSCHWEIG, novembre 2005



Luigi Pirandello

Philosophe, dramaturge et narrateur italien, Pirandello a reçu le prix Nobel de littérature en 1934. Son influence s'étendit bien au-delà des scènes italiennes. Impossibilité de connaître autrui, avatars de la personnalité, vérité de la folie, tels sont les thèmes qui hantent son œuvre.

Luigi Pirandello est né à Girgenti (Agrigente) le 28 juin 1867. Luigi grandit entre Porto Empedocle et Girgenti. Autant sa mère était douce et conciliante, autant son père était autoritaire et violent. L'enfant eut, avec cet homme aux colères terribles, des relations difficiles. L'expérience de la vie familiale, les incompréhensions, les trahisons : voilà les racines de ce qu'on a coutume d'appeler le « pirandellisme ».

En 1893, Pirandello s'était transféré de l'université de Palerme à celle de Rome, en 1889, il avait publié son premier recueil de vers, *Mal joyeux* ; il avait quitté la même année, l'université de Rome pour celle de Bonn, où, en 1891 il se retrouva docteur en philosophie. La même année il était revenu à Rome.

A cette époque les milieux politiques sont corrompus. Dans le Sud, le mécontentement gronde contre ces dirigeants romains qui semblent ignorer la détresse des provinces du Sud. Pirandello est très vite adopté par le cercle des véristes romains, c'était un précieux témoin : de retour de l'Allemagne il pouvait juger avec un grand esprit critique la Sicile de son enfance. L'humour vériste de Pirandello est fait de ce mélange d'amour pour la terre natale et de lucidité critique.

En janvier 1894, Pirandello épouse Maria Antonietta Portulano, fille d'un associé de son père qui lui apporte une bonne dot. Le couple s'installe définitivement à Rome.

En 1903 se produisit la ruine : la souffrière où son père, don Stefano avait investi son propre argent et la dot de sa belle-fille fut détruite par un éboulement. Luigi Pirandello se retrouva d'un coup pauvre, avec sa femme gravement malade : à la nouvelle de la ruine, elle avait eu une atteinte de parésie, dont elle se remettra six mois plus tard, et une altération mentale dont elle ne se remettra plus.

Luigi Pirandello se trouve plongé à l'improviste dans la tragédie. Publié en feuilleton en 1904 *Feu Mathias Pascal* connaît un grand succès.

Ce roman nous présente une ébauche de ce relativisme psychologique qui sera clairement exprimé dans *Un, personne et cent mille* : nous ne sommes que ce que les autres font de nous. Notre prétendue identité est une apparence ; si les autres ne nous reconnaissent pas, nous sommes morts ; nous ne vivons que par l'idée qu'ils se font de nous-mêmes. L'individu en quête d'une identité personnelle est voué à l'échec car force lui est de reconnaître que c'est la pensée des autres, avec tout ce qu'elle implique d'aliénation par malentendu ou par mauvaise foi, qui lui donne vie, qui crée le personnage.

En 1909 il commence à collaborer au *Corriere della sera*. Il est nommé professeur titulaire à l'Institut supérieur pédagogique.

1915 : c'est une année que marquent de douloureux événements : l'entrée en guerre de l'Italie et le départ de son fils Stefano, engagé volontaire et puis fait prisonnier ; la mort



de sa mère ; et la maladie de sa femme qui maintenant explose en manifestations de violence.

En novembre 1918, son fils Stefano revient, après l'armistice. On décide l'internement d'Antonietta dans une maison de santé. Dans son théâtre Pirandello nous montrera des bouffons et des fous ; et la fantasmagorie de ses comédies n'est pas le fruit d'un esprit extravagant mais le reflet d'une société en crise. Partout en Europe l'individualisme est en crise ; la guerre a fait table rase des certitudes positives ; le monde semble en folie. « Les années folles », elles portent bien leur nom et c'est justement ce qu'illustre le théâtre pirandellien.

Mai 1920 : sa pièce **Six personnages en quête d'auteur** jouée au théâtre Valle de Rome est un échec. Un mois plus tard la pièce triomphe à Milan. Pirandello est désormais un cas. Du haut des scènes, la pièce se répand dans le public : ceux qui sifflent et ceux qui applaudissent, les Romains qui crient « A l'asile ! » et les Milanais qui disent « Poésie ! ». Les critiques qui poléminent et théorisent, tout fait partie intégrante de la pièce et de la conception que Pirandello a du théâtre.

Directeur de la troupe, Pirandello découvre le métier de metteur en scène et se rend compte au contact des acteurs qu'un auteur n'est plus responsable de sa pièce à partir du moment où elle est jouée : le metteur en scène l'interprète à sa façon, et l'acteur lui-même donne au personnage une forme que l'auteur n'avait pas prévue. Ces problèmes du jeu et de la vérité, du rôle et de la personnalité, du visage et du masque vont devenir le thème dominant des pièces de cette période, car ils font partie désormais de la vie quotidienne de Pirandello.

Suivent de nombreux voyages avec sa Compagnie, et puis il se retrouve seul, deux années à Berlin, un an à Paris. « Nulle habitude, dit son biographe, nul amour terrestre » et cependant l'actrice Marta Abba, tint une grande place dans la vie de Pirandello. Puis elle disparut de sa vie et du théâtre : elle épousa un Américain, quitta l'Italie. Pirandello était désormais un vieil homme seul, seul de la solitude de **Quand on est quelqu'un**. Avec cette pièce l'auteur met en scène son propre drame d'homme à succès, prisonnier de sa célébrité. Sujet moderne devenu aujourd'hui banal : le drame de la vedette fabriquée par le regard des autres (pour parler comme Pirandello) ou par l'opinion publique (pour adopter le langage d'aujourd'hui) et qui cherche à retrouver sous la façade et les artifices la sincérité intérieure et sa propre authenticité.

En 1934 il obtient le prix Nobel de littérature. Travaillant sans relâche il mourra, le 10 décembre 1936, d'une pneumonie contractée à Cinecittà pendant les prises de vues d'une adaptation cinématographique de *Feu Mathias Pascal*. Dix ans plus tard ses cendres furent transportées à Agrigente. Et son destin de personnage se clôt sur un dernier jeu entre apparence et réalité : par les rues de sa ville, les cendres de Pirandello passent, enfermées dans une caisse qui donne l'impression que la crémation n'a pas eu lieu, que le corps est dans le cercueil. Il paraît qu'en ont décidé ainsi les autorités ecclésiastiques : ainsi, sans le savoir, elles s'employaient à donner la dernière touche « pirandellienne » au séjour involontaire sur la terre de Luigi Pirandello. A présent, encloses dans un vase grec, les cendres se trouvent sur une console dans la maison de lu Causu, du « Chaos », devenue monument national.

ROSANNA DELPIANO



Œuvres de Pirandello disponibles en français (bibliographie sélective)

Théâtre complet (2 volumes), édition publiée sous la direction d'André Bouissy et Paul Renucci, trad. De Michel Arnaud, Danièle Aron-Robert, André et Jeanne Bouissy, Alessandro D'Amico, Gérard Genot, Andrée Maria, Robert Perroud, Claude Perrus, Georges Piroué, Paul Renucci, Marie-France Salques, René Stella et Myriam Tanant. Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard. 1977-

1985 **Écrits sur le théâtre et la littérature**, trad. de Georges Piroué. Coll. "Folio essais", Gallimard, 1990

Un, personne et cent mille, trad. de Louise Servicen. Coll. "L'Imaginaire", Gallimard, 1991

L'Exclue, trad. de Marguerite Pozzoli. Actes Sud , 1996

Ce soir on improvise, trad. de Ginette Herry. Circé « Théâtre » n° 8, 1999.

Nouvelles complètes, trad. de Georges Piroué, Henriette Valot et Hélène Leroy. Coll. "Quarto", Gallimard, 2000

Les Grelots du fou, trad. de Ginette Herry . *L'Avant-scène*, 2005

Vêtir ceux qui sont nus, trad. de Ginette Herry. *L'Avant-scène*, 2006



REPERES BIOGRAPHIQUES

Stéphane Braunschweig

Né en 1964. Après des études de philosophie à l'Ecole Normale Supérieure, il rejoint en 1987 l'Ecole du Théâtre national de Chaillot dirigée par Antoine Vitez, où il reçoit une formation théâtrale pendant trois ans. Il fonde alors sa compagnie le Théâtre-Machine avec laquelle il crée ses premiers spectacles.

En 1991, il présente à Gennevilliers *Les Hommes de neige*, trilogie composée de *Woyzeck* de Georg Büchner, *Tambours dans la nuit* de Bertolt Brecht, *Don Juan revient de guerre* d'Ödön von Horváth, trilogie pour laquelle il reçoit le prix de la révélation théâtrale du Syndicat de la critique.

La même année, il met en scène *Ajax* de Sophocle et en 1992 *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov.

Stéphane Braunschweig est directeur du Centre dramatique national/Orléans-Loiret-Centre de 1993 à juin 1998.

En 1993, il crée à Dijon, en collaboration avec Giorgio Barberio Corsetti, *Docteur Faustus* d'après Thomas Mann et monte *Le Conte d'hiver* de Shakespeare. Puis il crée en 1994 au Festival d'Avignon *Amphitryon* de Heinrich von Kleist, repris à Orléans, Strasbourg, et à l'Athénée-Louis Jovet en mars 1995 en même temps que *Paradis verrouillé* (Deux essais d'après Kleist : *Sur le théâtre de marionnettes* et *Penthésilée*, fragments).

Il crée *Franziska* de Frank Wedekind en décembre 1995 et *Peer Gynt* d'Henrik Ibsen en décembre de la même année au théâtre de Gennevilliers dans le cadre du Festival d'Automne, spectacle récompensé par le Syndicat de la critique.

En décembre 1997, il crée *Dans la jungle des villes* de Bertolt Brecht.

En janvier 1999 il crée *Le Marchand de Venise* de Shakespeare au Théâtre des Bouffes du Nord.

Il met également en scène plusieurs spectacles de théâtre à l'étranger, notamment *Measure for measure* de Shakespeare en langue anglaise dans le cadre du festival d'Edimbourg en juillet 1997, repris ensuite à Orléans et au théâtre des Amandiers de Nanterre dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, ainsi qu'une version italienne du *Marchand de Venise* pour le Piccolo Teatro de Milan en mars 1999, repris en 2000 à Milan et dans plusieurs villes d'Italie. En décembre 1999, il met en scène *Woyzeck* de Büchner en langue allemande au Residenz Theater au Bayerisches Staatsschauspiel de Munich, repris en ouverture de saison au TNS en 2000 puis à Francfort à l'automne 2001.

A l'opéra, il met en scène *Le Chevalier imaginaire* de Philippe Fénelon (1992) au théâtre du Châtelet, *Le Château de Barbe-Bleue* de Béla Bartók (1993), *Fidelio* de Beethoven (1995) créé au Staatsoper de Berlin et repris au Châtelet, à Jérusalem et à la Fenice de Venise, et *Jenufa*, opéra de Leos Janáček, créé en 1996 et repris en 2003 au Châtelet. En 1995, il crée également *La Rosa de Ariadna*, opéra de Gualtiero Dazzi au festival Musica de Strasbourg, et en tournée.

En juin 1999, il met en scène *Rigoletto* de Verdi à l'Opéra de la Monnaie de Bruxelles, repris en mars 2000 à l'Opéra de Lausanne et à Venise

en 2001, puis en juillet 1999 *La Flûte enchantée* de Mozart au Festival d'Aix-en-Provence, repris à Lausanne, Padoue, Venise, Bobigny et Rouen durant la saison 1999-



2000, ainsi qu'à l'Opéra de Lyon et au Festival d'Aix-en-Provence en 2001, et de nouveau à l'Opéra de Lyon en 2004.

Il crée *L'Affaire Makropoulos* de Leos Janáček en juillet 2000 au Festival d'Aix-en-Provence (repris ensuite à l'opéra national de la Monnaie à

Bruxelles), *Elektra* de Richard Strauss à l'Opéra du Rhin en février 2002 (repris également à la Monnaie de Bruxelles et à l'opéra de Rouen en mars 2005), puis *Wozzeck* de Alban Berg en juillet 2003 au Festival d'Aix-en-Provence.

Il prépare la création du *Ring* de Wagner dont les différentes parties seront présentées au Festival d'Aix-en-Provence de 2006 à 2009 (la première partie, *L'Or du Rhin*, y sera présentée les 4, 6 et 8 juillet 2006) et au Festival de Pâques de Salzburg de 2007 à 2010.

Il est directeur du Théâtre National de Strasbourg depuis le 1er juillet 2000.

Au TNS, il crée *Prométhée enchaîné* d'Eschyle en février 2001,

L'Exaltation du labyrinthe d'Olivier Py en mars 2001, *La Mouette* d'Anton Tchekhov en novembre 2001, *La Famille Schroffenstein* d'Heinrich von Kleist en octobre 2002,

Gespenster (Les Revenants) d'Ibsen, en langue allemande, avec les acteurs du Schauspiel de Francfort/Main en janvier 2003, *Le Misanthrope* de Molière en novembre 2003 et *Brand* d'Ibsen en février 2005 pour lequel il reçoit le Prix Georges Lermnier du Syndicat de la critique (meilleur spectacle théâtral créé en province). La saison dernière, il crée *Vêtir ceux qui sont nus* de Luigi Pirandello puis *L'Enfant rêve* de l'auteur israélien Hanokh Levin.

Directeur également de l'Ecole Supérieure d'Art Dramatique du TNS, il y enseigne et dirige plusieurs ateliers, notamment des ateliers de sortie des élèves de 3ème année.

Ainsi, en 2001, il crée avec le groupe XXXII *Plaisanteries en un acte*, à partir de courtes pièces d'Anton Tchekhov, puis en 2002, avec le groupe XXXIII, *Tout est bien qui finit bien* de William Shakespeare, et en 2004, *Chastes projets, pulsions d'enfer* à partir de textes de Brecht et Wedekind avec le groupe XXXIV.



La presse (extraits)

L'EXPRESS MAG 19/01/06

Poursuivant son exploration des abîmes humains, Stéphane Braunschweig, directeur du Théâtre national de Strasbourg, aborde pour la première fois Pirandello avec une pièce singulière, quoique bien dans l'air du temps, médiatique comme on sait. Renvoyée de son poste de nurse à la suite de la mort de l'enfant dont elle s'occupait, abandonnée par son fiancé, Ersilia rate son suicide. A sa sortie de l'hôpital, un écrivain la recueille chez lui. Où l'on s'apercevra que la victime sans tache a menti. Menti pour vêtir de pitié sa nudité de moins que rien, menti pour jeter sur ses épaules le manteau d'une souffrance respectable, bref pour exister enfin. Sur le plateau où se rejoignent les témoins de cette lamentable histoire, Pirandello ôte peu à peu les vêtements illusoires de la pauvre Ersilia et dévoile des mensonges étrangement porteurs d'une vérité plus profonde.

Surprenante et aussi passionnante qu'une enquête policière dans les arcanes de la psychologie, la pièce permet à Cécile Coustillac, comédienne juste sortie de l'école du TNS, de montrer l'étendue d'un talent singulier : âpre, tendue et renfermée, la blonde enfant régule d'une main de fer le chagrin, la pitié, le dégoût et presque l'effroi que suscite son personnage. Emmenée par les excellents Gilles David et Hélène Schwaller, la troupe du TNS, renouvelée, se glisse sans effort dans l'imaginaire pirandellien.

LAURENCE LIBAN

TELERAMA 11/01/06

Quand commence le drame, à Rome, on croit tout savoir d'Ersilia Drei, cette nurse débarquée de Smyrne et frappée par le malheur. Non seulement elle n'a pu empêcher la chute mortelle de la fillette dont elle avait la garde – unique enfant du consul Grotti -, mais un beau lieutenant de vaisseau, après l'avoir séduite, lui a promis le mariage avant de l'abandonner... Se retrouvant en Italie sans le sou, elle se prostitue pour survivre. Mais se dégoûte tant qu'elle attende à sa vie. Et, sauvée in extremis, raconte malencontreusement à l'hôpital sa triste existence à un journaliste qui en fait un article à sensation. Dès parution, on ne parle plus que d'Ersilia Drei dans toute la société romaine. Un écrivain de renom, Ludovico Nota, fasciné par cette étrange histoire – dont il veut faire un roman – décide même d'installer chez lui la belle suicidée...

Et l'on découvrira peu à peu que la vérité d'Ersilia Drei n'est pas forcément la vérité des autres. Que la « pauvre jeune femme » a menti. Menti pour tenter de se donner une destinée, une dignité surtout, que tous lui refusaient. Elle la première. Ersilia Drei acculée à simuler la victime pour survivre à Rome en 1922. Pirandello serait-il un visionnaire, lui qui, dans cette pièce au suspense quasi hitchcockien, annonce et dénonce notre vampirique « société du



spectacle » ? Règne déjà dans *Vêtir ceux qui sont nus* une presse avide de déballages intimes, d'émotion, de compassion. Et les individus, pour trouver leur place, d'être obligés de se vêtir de guenilles sacrificielles. Ou de se tuer pour mettre fin à cette tragique mascarade.

Dans cette traduction limpide et directe de Ginette Herry, jamais Pirandello, débarrassé de ses labyrinthiques jeux de « théâtre dans le théâtre » et autres « vérité dans le mensonge » n'aura semblé si noir : tuant son héroïne pour l'habiller enfin d'humanité, se mettant en scène dans le rôle du peu glorieux écrivain Nota, si avide de cloîtrer chez lui Ersilia, pour en faire un de ses personnages romanesques... Avec une aisance fulgurante, Stéphane Braunschweig non seulement fait entendre les couches et sous-couches les plus insondables du texte, mais les incarne d'une intelligence allègre. Dans un sobre espace-boîte qui évolue à vue, où personne n'est censé être dupe des illusions sociales, esthétiques, urbaines (les bruits de la ville font partie intégrante du spectacle), sept comédiens d'une vive justesse – Cécile Coustillac (bouleversante Ersilia) et Gilles David (Nota) en tête – parviennent à donner à cet asphyxiant huis clos une vitalité qui défie les pulsions de mort des personnages. Assister à cette histoire de théâtre toujours recommencée devient alors une formidable expérience de spectateurs. Nous, on en sort vêtus...

FABIENNE PASCAUD